

moment à Meknàs; il a ordonné des levées de troupes considérables : onze corps sont prêts à l'heure qu'il est, deux sur le Sebou, neuf dans le Sous; ils présentent un effectif total de 40,000 hommes et sont formés de contingents tirés des tribus les plus guerrières du royaume de Merrâkech et du Sous. C'est contre les Français que se font ces préparatifs. Au mois de ramdân, le sultan se mettra à la tête des troupes, et en avant vers Oudjda! — Ce sont les réguliers et les mkhaznis de la Qaçba qui racontent ces fables : ils y croient, et cette perspective de guerre leur fait faire la grimace. Des bruits aussi ridicules et plus encore circulent dans toute l'étendue du Maroc. Partout les esprits y sont occupés des événements du Soudan égyptien, qui grossissent dans des proportions fantastiques en traversant l'Afrique. A Tisint, à Tatta, dans le Sous, le Cherif, après avoir conquis l'Égypte, avait pris Tripoli, Tunis, Alger, et avait mis à mort tout ce qui était chrétien. Dans la vallée du Ziz, il n'était pas à Alger, mais Tunis était tombé en son pouvoir et les Français vaincus fuyaient devant lui. A Debdou, il était à Tripoli. A Qaçba el Aïoun et à Oudjda, il n'a conquis que l'Égypte, avec le Caire et Alexandrie. Partout, aussi bien dans le sud qu'ici, chez les Ida ou Blal et dans le Sous comme chez les Berâber, on est curieux de ces nouvelles : aussitôt que j'arrivais en un lieu, la première question qu'on m'adressait, à titre d'étranger, était : « Quelles nouvelles du Cherif? » Mais, si l'on s'occupe de lui, on paraît s'en occuper avec calme et attendre patiemment qu'il vienne, sans se soucier de prendre les armes pour lui tendre la main. En résumé, il excite une vive curiosité, mais peu d'enthousiasme, surtout dans les tribus indépendantes. Les tribus soumises, en général plus dévotes, plus instruites, plus fanatiques que les autres, moins occupées par des luttes de chaque jour avec les voisins, prêtent une attention plus vive et seraient plus faciles à soulever. Tel était l'état des esprits lors de mon voyage. Nulle part on ne désirait la guerre sainte; mais l'ignorance, qu'entretient la politique craintive des puissances européennes, est si grande que tout peut arriver : malgré le calme actuel, il suffirait que soit le sultan, soit quelque grand chef religieux, comme Chikh Moḥammed El Arabi el Derkaoui, levât l'étendard de la guerre sainte pour réunir en quelques jours une armée de 50 000 hommes. Cette masse, animée plutôt par l'espoir du pillage que par le zèle religieux, s'évanouirait à la première défaite, et se doublerait au moindre succès.

22 mai.

Départ à 6 heures et demie du matin. Je reprends ma route dans le désert d'An-gad, cheminant au milieu de la plaine, avec mes deux chaînes monotones à droite et à gauche. Ce sont deux longues lignes de montagnes sombres, à peu près de même hauteur, nues l'une et l'autre comme tous les massifs que j'ai vus depuis le Djebel